

DOUCHE FLUX



magazine

n°9 - sept. 2014

2€

Le magazine qui permet aux précaires d'ouvrir les yeux du lecteur sur leur réalité kafkaïenne, le réalisme de leur lutte et leur irréalisable humour !



**Des quais à la scène :
Le spectacle d'Elina Dumont
au profit de DoucheFLUX > P.5**

EDITORIAL

Créer du lien

Etrange ce verbe « marauder ». Il signifiait chaparder, garder le larcin d'un vol et voilà qu'il nomme aujourd'hui la marche des travailleurs sociaux de rue vers les sans domicile fixe, les sans-abris, les clochards, les zonards et que sais-je encore... Encore une fois, ce problème de terme, comme s'il y avait toujours un flou qui entoure ce bord des mondes, ce bord de la société : celui de ses exclus, celui dont elle ne sait pas s'occuper, prendre en charge, celui qu'elle ne veut pas voir, comme une zone d'ombre, un miroir déformant ?

Donc nous maraudons. En été, en hiver. Par groupe de deux, nos sacs à dos chargés de produits d'hygiène, de soins de la peau, de lunettes de secours et surtout de nos plans de la Strada, ces petits plans qui se glissent dans une poche et ouvrent la porte de l'information sur les associations présentes sur le terrain social de Bruxelles précarisée. Un petit plan bien utile pour celui qui débarque dans la rue ou qui y est enfermé dans la solitude. Et puis il y a l'accès à une douche à offrir. Quatre maximum pour l'après-midi même chez Pierre d'Angle (asile de nuit avec douche et consigne) : merci à eux !

suite p.2



**Les vendeurs
du DoucheFLUX
Magazine sont
fantastiques !
> P.2**

**Le Médibus
de Médecins
du Monde
et Dune > P.3**

**« J'écoute
mon cœur... » :
un rescapé
de la rue
se confie > P.4**



**Les créatifs
culturels
changent
notre vision
de la société
> P.7**

Créer du lien. Voilà ce que nous faisons en rue. Chaque mardi matin nos rencontres avec les SDF s'étoffent de la richesse du plaisir à se retrouver, même au-delà des mots, de la langue, de nos difficultés à communiquer souvent. Le contact d'abord se fait, en douceur, c'est s'apprivoiser, s'approcher, reconnaître nos têtes, nous nommer. Nous expliquons DoucheFLUX, la raison de notre présence : créer du lien, offrir des douches, renseigner, accompagner parfois. Petit à petit, nos « rencontrés » se racontent, nous demandent de l'aide, où la trouver, le lien se fait. Puis vient le temps de se donner des nouvelles, de se retrouver et pour nous de suivre les parcours souvent si chahutés, si douloureux. Et pourtant le rire est dans la rue. Et leurs cartons partagés pour nous y asseoir, comme une entrée dans leur salon. La complicité naît.

La maraude de DoucheFLUX, c'est une dizaine de bénévoles qui apprennent à chaque maraude à développer leurs qualités d'accompagnants. Juste ça : accompagner, sans juger, sans chercher à faire pour l'autre, ni à sa place. Bientôt la maraude se divisera en plusieurs binômes, pour, nous l'espérons, générer ce lien, si précieux, avec les sans-abris de tout le centre de la capitale. Et qui sait peut-être un jour plus encore. Car, être à la rue, sans toit, est comme une marée humaine qui s'étend de jour en jour, impuissante devant l'« involonté » des pouvoirs politiques à résoudre le problème de la pauvreté grandissante en nos cités.

Par ici, je remercie infiniment Patricia, Diana, Dany, Jérôme, Manuela, Anne, Didier, André et Laurent pour leur présences fidèles, fiables et chaleureuses.

Bonne route à tous et notamment au fil de ces pages.

Pascale Standaert,
coordinatrice de la maraude
de DoucheFLUX

Les vendeurs du DoucheFLUX Magazine sont fantastiques !

Daniel Ioanovici et Vasile Bolmandar ne sont pas que les vendeurs n° 25 et 26, respectivement, du DoucheFLUX Magazine, loin s'en faut !

Le premier est aussi un artiste de rue, qui excelle dans l'art de la « statue vivante », et le deuxième est son fidèle assistant et un ami de longue date puisqu'ils sont l'un comme l'autre originaires de Sântana, un village au nord-ouest de la Roumanie.

Vous pourrez les admirer les 27 et 28 septembre prochains, aux Fêtes romanes, à Wolubilis, devant le stand que l'asbl DoucheFLUX y tiendra pour présenter son projet en faveur des plus précaires... et promouvoir le spectacle d'Elina Dumont « Des quais à la scène » du 4 octobre, à Wolubilis toujours (voir p.5).

Mais qui est Daniel Ioanovici ? Roumain de 32 ans, il a habité 15 ans au Portugal, pays que la crise lui fait quitter pour la Belgique, où habite déjà son père. Daniel débarque avec sa femme, leurs deux enfants... et une idée derrière la tête : faire en Belgique ce qui lui avait tant plu (et rapporté) au Portugal, à savoir jouer à l'homme-statue, imitation brique ou pierre, c'est selon, activité qu'il pratiquait après sa journée de travail dans le bâtiment puis la pâtisserie. Tous les artistes de rue l'attestent, ce sont surtout les touristes qui rendent l'activité lucrative. Mais comment fait-on pour tenir si longtemps immobile et sans ciller ? « Très simple, répond Daniel. Il faut s'abstraire, en pensée, de la situation et du moment présent, se projeter mentalement ailleurs, dans un espace agréable. Et si on se fixe sur une personne, on ne le regarde pas vraiment mais on imagine, en prenant tout son temps, ce qu'a pu être sa vie... » Plus facile à dire qu'à faire, laisse-t-il entendre d'un sourire en coin. Mais le plus dur est ailleurs : comment arrive-t-il à



défier les lois de la pesanteur en restant assis, dans le vide, pendant des heures, jusqu'à 5 heures parfois ? « Ça, c'est confidentiel ! Ma femme et moi avons mis au point la technique, elle est vraiment partenaire du projet. C'est un ami portugais qui a fait les... Non, je ne peux pas entrer dans les détails : je dois garder le secret ! » Combien cela peut rapporter les jours fastes est un autre secret que Daniel, malgré notre insistance, a refusé de dévoiler.

Sur sa difficulté de performer en Belgique, en revanche, il est intarissable : « C'est dramatique ! Et je ne parle pas des conditions météo, souvent peu propices. Non, le problème, c'est que l'autorisation est limitée à maximum une heure en Région bruxelloise. Et la police veille, croyez-moi ! Faut dégager, dès l'heure passée. Or vu le temps que cela prend pour se mettre en place et commencer à attirer les regards, ça ne vaut pas vraiment la peine. Je ne peux plus performer que dans des fêtes de rue, des braderies ou des festivals, 10 fois par an, tout au plus. » Comme lors des prochaines Fêtes romanes !

La rédaction

Médibus

Au nom de DoucheFLUX et de La Voix de la Rue (l'émission de radio mensuelle de l'asbl), nous avons interviewé Médecins du Monde et Dune, qui, avec leur bus bien nommé Médibus, concourent à améliorer le sort des populations en rupture de soins de santé.

Médecins du Monde (MDM) s'occupe davantage du domaine de la santé générale, et Dune se concentre sur la problématique de la toxicomanie et des assuétudes.

Il semblerait, d'après les infos que nous avons obtenues, que le concept que vous avez développé répond réellement à un besoin criant de soins de santé auprès d'une partie de la population en rupture d'accès aux soins traditionnels pour des raisons diverses ; pas nécessairement faciles à analyser de prime abord. Qu'en est-il ?

« La démarche de créer une "consultation sur roue", nous dit Stéphane Heymans, représentant de MDM, est justifiée dans toute une série de cas de figure. » Pour des raisons déplorables mais évidentes, les sans-abris se retrouvent rarement dans la salle d'attente d'un généraliste traditionnel. « Dès le départ, poursuit Stéphane Heymans, nos deux organisations ont cependant décidé de ne pas mettre à disposition un médecin. Ce sont des soins de pré-première ligne – la ligne 0.5, pourrait-on dire – avec des infirmiers, dans un contexte de confidentialité et de qualité. En terme d'usagers, c'est quelque chose qui se met en place lentement. Pratiquement nous sommes actifs deux fois par semaine en trois lieux principaux : Ribaucourt, gare Centrale, gare du Midi et gare du Nord. »

Tommy Thiange, responsable communication de l'association Dune, nous explique le but de leur participation à ce projet : « Le but initial de notre organisation est de limiter les risques liés à l'usage de stupéfiants par voie intravéneuse, principalement

grâce à un comptoir d'échange de seringues. La finalité principale de notre action est de limiter les risques de contamination, via du matériel stérile, d'hépatite C et de Sida pour la population. »

D'où vient le besoin de créer une telle structure ? A cette question Stéphane Heymans nous répond : « Ce sont les patients en rupture de soins de santé qui en sont à l'origine. Le problème vient de l'auto-exclusion aux droits de santé les plus élémentaires. » Si je comprends bien, si tu ne vas pas à la santé la santé vient à toi ! « En dehors du problème de l'auto-exclusion, nous dit-il, il existe la situation de "mauvaise expérience". En effet, après avoir été maltraité, l'individu ne croit plus au système et se retrouve en rupture de ban. Toute une série de barrières existent et souvent cumulatives. D'où la sensation d'exclusion pour toute une catégorie d'individus. »

« Notre but fondamental, précise Tommy Thiange, est de réconcilier cette tranche de la population avec le système de santé classique afin qu'ils récupèrent leurs droits les plus élémentaires aux soins de santé. »

Quel est le bilan de cette opération ? « Fondamentalement, répondent nos interlocuteurs, l'intérêt est d'avoir créé un mouvement associatif dont les buts, a priori, n'étaient pas identiques. Ce travail en synergie est peut-être l'aspect le plus prometteur. »

Se pose ensuite la question de la synergie entre les deux activités. La réponse globale est la suivante : « Il n'y a pas vraiment de problèmes, si ce n'est que dans certaines circonstances,



le public toxicomane peut se trouver stigmatisé par les autres usagers qui sont présents pour les soins infirmiers de première ligne, ce qui est inévitable mais ne présente pas trop de problèmes. En mélangeant le public, peut-être avons-nous la chance d'entrer en contact avec de jeunes usagers de drogue qui ne se rendent pas nécessairement compte des dangers de ce genre de pratiques. Il faut une réduction des risques attachés à ces comportements. »

Qu'en est-il de votre financement ? « C'est la merde (ou la merdre, comme dirait le Père Ubu – ndlr). En réalité nous travaillons sur fonds propres de MDM et le Médibus a été acquis par un financement octroyé à Dune. »

Quelle est l'origine de cette initiative ? Est-ce un projet pionnier ou vous êtes-vous inspirés d'autres initiatives ? « Les comptoirs d'échange de seringues étaient déjà présents dans de nombreux pays européens ; pour ce qui concerne les soins infirmiers de première ligne, c'est peut-être un projet pilote. Barcelone et Paris sont des pionniers dans ce domaine. »

L'idée de tandem existait-elle déjà ailleurs ? « Sans doute, nous répondent-ils, l'idée de l'association de deux structures différentes est assurément pionnière d'autant plus que la Belgique a une tendance naturelle à tout segmenter. »

Moralité : l'union (d'associations) fait la force (de l'aide) !

Propos recueillis par Pierre de Ruette

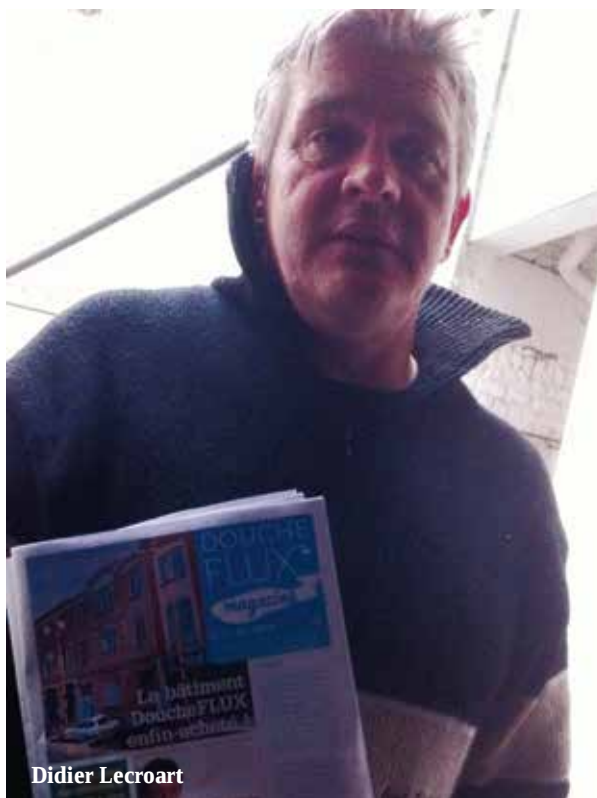
« J'écoute mon cœur... » : un rescapé de la rue se confie

J'écoute mon cœur parce que lui, contrairement à ma raison, il n'est pas conditionné...

Je suis né en siège, à croire que je ne voulais pas venir au monde... J'étais l'aîné de 4 enfants, souvent livré à moi-même. Et, dès mes 6 ans, j'ai dû aider mes parents (mon papa avait un établissement). Moi, je faisais le caviste avant d'aller à l'école, et je me levais une heure avant pour ça. Idem après l'école. On faisait la plonge aussi, et le service en salle. On savait déjà à l'époque ce que signifiait le mot travail. On n'a jamais manqué de rien mais la vie était dure et on nous faisait comprendre que les loisirs devaient être mérités (ex. aller à la piscine à condition de laver la voiture) : ça nous valorisait. Chapeau à mon père pour l'éducation qu'il m'a donnée, sans laquelle je ne sais pas comment j'aurais tourné dans l'existence.

Je suis dyslexique et, en plus, à cause d'un idiot de prof, gaucher contrarié : je lui en veux à mort ! Les études, ça n'allait vraiment pas. J'ai toujours confondu les lettres et j'écrivais phonétiquement et faisais donc beaucoup d'erreurs. J'ai triplé ma quatrième primaire, et ai été orienté dans un enseignement spécial. Deux ans après, je suis entré en boucherie en contrat d'apprentissage, à l'âge de 14 ans. On travaillait 11 heures par jour, 6 jours par semaine, et après j'allais faire le caviste dans un café où ma grand-mère travaillait aussi. Puis mon père a refait sa vie. Ma belle-mère habitait à Overijse, et je faisais les allers-retours à vélo, et participais même à des compétitions de vélo ! Mais j'ai pas pu tenir ce rythme longtemps...

À 17 ans, je casse mon contrat d'apprentissage pour travailler avec mon père dans un restaurant, près de la gare du Nord. Je vivais alors chez ma grand-mère



à Bruxelles. Elle m'a incité à aller à l'armée, un peu contre mon gré. Sportif, je postule chez les paracommandos, mais je n'ai pas « fini mes armes », n'étant pas assez militariste.

Ma maman est décédée et j'ai été démobilisé le jour même. Ça été le tournant de ma vie, ou était-ce la goutte qui a fait déborder le vase ?

Toute une réflexion profonde commence alors, et ma conclusion : « C'est pas ça, la vie ! ». Et j'ai tourné le dos à la société, et j'ai vécu au jour le jour et j'ai commencé à fréquenter les gens de la rue. J'ai beaucoup appris sur la bêtise et la condition humaine. Bien sûr, il faut travailler, mais je me sentais faire partie du peuple mais pas citoyen. Ma conviction : il n'y a jamais eu autant de gens généreux qu'aujourd'hui...et autant d'esclaves.

J'ai commencé à squatter dans les années 80... J'ai retravaillé de temps en temps, mais pas des masses, à Walibi notamment. Mon manque de qualifications n'arrangeait rien. Une grande instabilité depuis... Dans les années 90, je commence à vivre seul, dans la Forêt de Soignes notamment, car le minimex de rue a paradoxalement rendu la vie des précaires plus dangereuse : se faire voler... ou commencer davantage de drogue ou d'alcools. Oui, j'ai arrêté le sport, j'ai commencé à boire et je me suis drogué.

Ce qui m'attirait chez les gens de la rue : leur faiblesse, leur sensibilité, leur compréhension des injustices, leur marginalité, leur volonté de refuser la société. Un moment, je me suis senti un peu une sorte d'« éducateur de rue » avant l'heure. En effet, on m'écoutait parce que je faisais les mêmes « conneries » qu'eux. La solidarité existait à l'époque. Aujourd'hui, les gens sont « dissociés »...

Le bonheur, est-ce vraiment cette course sans fin pour consommer des biens et des loisirs qu'autrui ne peut pas s'offrir ?

J'ai perdu beaucoup d'amis. J'ai accompagné des amis dans des centres psychiatriques et ils en ressortaient accros aux médicaments et presque comme des plantes, laissés à la rue. Certains étaient schizophrènes.

Si c'était à recommencer ? Je n'ai pas de regret par rapport à mes choix. Sauf que mon penchant pour la précarité semble faire partie de mon ADN : j'ai parfois peur que ma fille marche dans

mes pas... D'où mon obsession : il faut travailler pour les futures générations.

Or on construit des prisons et pas des logements sociaux ! Et l'écrasante majorité des gens à la rue ont des assuétudes diverses. Et dans le social, il y a beaucoup de blanchiment d'argent. Et derrière les politiques, il y a les multinationales... Bref, tant de SDF à la rue, aujourd'hui, je ne comprends pas. Je crois que c'est une volonté politique, mais les politiques n'ont pas le choix. Le vrai pouvoir est ailleurs...

Si le peuple s'impliquait davantage dans les lois votées, elles seraient beaucoup plus sociales. Le durable passe par le social. Et je voudrais quitter ce monde en voyant la minorité reprendre le flambeau pour aller dans le concret du durable et du social.

Nous voulons tous faire mieux pour nos enfants que ce que nous avons connu. Des familles aisées ont réussi à mettre leurs enfants à l'abri du besoin mais leurs petits-enfants auront-ils encore une place dans le futur, vu l'inflation des robots créés par la robotique ? La compétition commencera dès l'école et seuls les surdoués trouveront une place : les autres trouveront-ils encore à manger, à s'habiller et à se loger ? Et le bonheur, est-ce vraiment cette course sans fin pour consommer des biens et des loisirs qu'autrui ne peut pas s'offrir ?

Mais je reste optimiste : la jeunesse sensible au durable, au social et au partage est certes une minorité mais c'est elle qui fera que l'on pourra demain encore mériter le nom d'« humanité ».

Je pense, en guise de conclusion, qu'il faudrait mettre sur pied des comités de citoyens qui ne veulent pas le pouvoir mais seulement le changement et une meilleure répartition du gâteau. Est-ce utopique ?

Didier Lecroart

... qui réfléchit, réfléchit, n'a jamais autant réfléchi.

Elina Dumont : Des quais à la scène



© Laura Cortès



**Spectacle au profit
de DoucheFLUX
à Wolubilis,
le 4 octobre 2014.**

Elina Dumont, sans domicile fixe durant quinze ans, est sortie de la rue notamment grâce au théâtre. Dans son spectacle, cette reine de la débrouille, qui sait jouer de son charme à l'occasion et n'est pas sans rappeler parfois Edith Piaf, raconte sa vie, amuse, vilipende, émeut, raille et, ce faisant, change notre regard sur l'exclusion.

Dans le sillage de son livre *Longtemps j'ai habité dehors* paru chez Flammarion en 2013, la Française raconte dans son one-woman-show quinze ans d'une vie de SDF. Un spectacle salué unanimement par la critique et exceptionnel de drôlerie malgré l'aridité du sujet. « Si le spectacle d'Elina Dumont ne ressemble à aucun autre, c'est que la vie d'Elina Dumont ne ressemble à aucune autre. Comédienne, elle puise, dans son existence extrêmement chahutée, les histoires effarantes, désespérantes, truculentes qui composent son show. Mais plus encore que la matière de sa vie, c'est son regard qui fait la différence. Tour à tour éberluée, attendrie, moqueur, critique, il amuse et émeut. Il fera changer le vôtre. Ce mot familier d'« exclus », vous ne l'entendrez plus jamais comme vous l'entendiez avant... » (Marie Desplechin)

Exceptionnellement, la représentation sera suivie d'un débat avec le public, animé, entre autres, par Elina Dumont et des figures majeures du secteur bruxellois de la lutte contre la grande pauvreté.

La rédaction

**Réservation des places via
www.wolubilis.be**



Pourquoi n'y a-t-il pas d'amour pour tous les gens du monde ?

Il y a quelques semaines j'ai vu un film roumain à propos des enfants de la rue appelé « Femmes de la rue ».

J'ai été surprise de me rendre compte que nos idéaux étaient détruits et que notre révolution était juste un mauvais rêve pour rendre notre peuple malheureux et mauvais.

Ils utilisent des sales mots comme « gens de la rue qui veulent juste montrer qu'ils sont forts ». Pourquoi il a fallu tuer des tas de gens si nous n'avons pas tous les mêmes droits ? J'ai remarqué qu'ils n'étaient pas à l'école ou dans des maisons mais à la gare du Nord de Bucarest ou dans des rues à faire la manche pour s'acheter de la drogue ou pour acheter de la nourriture. Où sont leurs parents ? Pourquoi la police roumaine n'intervient pas pour les sortir de la rue ? Avant, dans notre

pays, les enfants et les orphelins étaient protégés des dangers de la rue et de la mafia. Mais aujourd'hui parce que leurs parents sont pauvres ou parce qu'ils sont orphelins, ils essaient de résoudre leurs problèmes tout seuls.

Peut-être, un jour, les politiciens pourront répondre, quand ils auront d'assez bons yeux pour voir...

Leur rêve était d'avoir leur propre maison pour eux et leurs enfants. Les gens riches laissent leurs enfants faire l'amour dans la rue et dans les gares ? Pourquoi est-il nécessaire d'être pauvre et de souffrir ? Pourquoi ne sommes-nous pas égaux ?

Peut-être, un jour, les politiciens pourront répondre, quand ils auront d'assez bons yeux pour voir, comme le grand méchant loup du « Petit chaperon rouge » : le loup a de grands yeux pour bien voir, de grandes oreilles pour bien entendre, un grand nez pour renifler, une grande bouche pour tout engloutir. Personne ne s'en rend compte et ne voit nos larmes ni entend nos cris et nos pleurs.

C'est une honte de voir des gens et surtout des enfants tués dans les rues à cause de l'inconscience ou de l'indifférence de notre classe politique. Pourquoi commettre les mêmes erreurs que nos parents : tuer l'amour, la jeunesse, le monde ? Comment dormir quand nous savons qu'une personne

est dans la rue sans protection, sans nourriture, sans boulot, sans maison et sans futur ? Quel genre de société construisons-nous ? Quand quelqu'un a besoin d'argent, il peut l'obtenir sans problème, mais quand un pauvre hère en désire aussi, il peut se brosser car il n'a ni fric ni maison. Pourquoi l'amour ou le sexe seraient réservés aux riches ? Pourquoi notre société est-elle bâtie sur un mensonge qui prétend que nous sommes aveugles et que nous ne voyons pas ce qui est bon et positif pour la société, laquelle, le plus souvent, crée des lois injustes.

J'espère qu'un jour les enfants pauvres pourront étudier gratuitement, vivre dans de belles maisons, avoir un bon job et utiliser intelligemment leur cerveau sans user de drogues ou d'alcool, de sorte qu'ils puissent réaliser leurs rêves et connaître la paix avec beaucoup de fleurs dans un grand jardin... le lieu où les enfants devraient vivre en paix comme des princes... et non pas en créant des robots destinés à bosser pour nous et des fusées soi-disant destinées à découvrir de nouveaux mondes et de nouvelles civilisations... Cherchons des solutions de manière à créer un nouveau monde basé sur l'honnêteté, la sincérité et surtout sans esclaves ! La vie est brève ! Œuvrons pour le futur et stoppons les guerres, la souffrance et la pauvreté !

Ma devise est : ne mets pas ton nez n'importe où, parce que chaque créature de ce monde est belle, spéciale, unique. Ne tuez pas votre cerveau : il est capable de sauver notre planète et de prévoir le meilleur pour nos enfants.

Elena

(traduit de l'anglais par Pierre de Ruettes)



Collage : Elena

Survivre et au-delà : Les créatifs culturels changent notre vision de la société

Depuis quelques années fleurissent ici et là de nouvelles initiatives citoyennes et solidaires : SELs (systèmes d'échanges locaux), marchés gratuits, donneries, prêteries, repair cafés, dégustations de bon sens et autres jardins partagés sont autant de moyens de sortir de la crise, ou plutôt de s'en sortir dans la crise.

Mais ils participent également d'une vision différente d'une société dans laquelle de moins en moins de personnes se retrouvent, ne fût-ce que pour une question de moyens.

Baptisés par Paul H. Ray et Sherry Ruth Anderson* les « créatifs culturels », les citoyens à l'origine de ces initiatives sont bien plus nombreux qu'on ne le pense, puisqu'ils représenteraient près de 30 % de la société occidentale.

Les créatifs culturels ne constituent cependant pas un groupe, même si bon nombre d'entre eux, en tout cas à Bruxelles, se retrouvent dans plusieurs de ces initiatives solidaires. On retrouve pourtant chez chacun d'entre eux une même lecture critique de la société et une même foi en d'autres possibles.

Quoi qu'il en soit, ils participent d'un mouvement, celui vers des alternatives au capitalisme : partageons, recyclons, soyons solidaires. Voici certaines de ces initiatives.

Cafés suspendus

Il s'agit d'une tradition napolitaine née dans les années 90. On consomme un café, on en paye deux, le second étant destiné à une personne qui n'aurait pas les moyens de se l'offrir. Aujourd'hui, l'idée s'est étendue à d'autres biens et services (repas, coiffeurs...) et cela partout en Europe. C'est Bruna Sassi qui coordonne le mouvement en Belgique.

> **Facebook : Café suspendu à Bruxelles**

Coiffeurs suspendus



A travers son salon de coiffure situé au 21 de la rue Xavier De Bue à Uccle, Serge Delsaux (alias Serge Alexander) et son équipe font vraiment preuve d'une activité débordante pour aider les démunis. Ils organisent, par exemple, des soirées rehaussées par la présence de politiques et de chanteurs de The Voice, ou encore participent à l'émission de télévision On n'est pas des pigeons. Toute cette énergie se solde par, outre des bons pour coiffures suspendues, l'achat de sous-vêtements et de chaussettes pour l'asbl La Fontaine, dons de serviettes et essuie-mains ainsi que de shampoing pour l'asbl Douche-FLUX. Bravo Serge !

> **Facebook : Coiffeurs Suspendus aide aux démunis**

> **info@coiffeurs-suspendus.be**

Repair café

Ne jetons plus nos meubles et objets, réparons-les ! Le principe des repair cafés est tout simple : partager des compétences, du matériel recyclable, des outils et proposer à tout un chacun de venir gratuitement apprendre à réparer avec des gens du métier. Et qui n'a rien à réparer est le bienvenu aussi, pour prendre un café, glaner des idées de lectures et ouvrages spécialisés, apporter des câbles, des souris d'ordinateur, du matériel de couture et tout autre objet utile à d'autres objets.

> **www.repaircafe.be**

Marché gratuit

Ne jetons plus, donnons : livres, meubles, vêtements, jouets, objets divers sont les bienvenus dans ce marché qui permet aux uns de se débarrasser de ce qui ne leur sert plus, aux autres d'en bénéficier et à tout le monde de nouer des liens précieux.

> **Facebook : Marché Gratuit de Flagey**

Dégustations de bon sens

Récolter auprès des maraîchers et des marchands leurs invendus (et leurs dons éventuels), préparer le tout et l'offrir aux passants en leur proposant de se poser, d'échanger, de réfléchir au partage, à la gratuité et à la place de l'humain dans notre société, les dégustations de bon sens existent partout en Belgique et sont aussi l'occasion de donner/recevoir divers objets, de découvrir des artistes venus animer l'événement, de faire la fête.

Sur Bruxelles, Namur, Liège...

> **Facebook : Dégustation de bon sens**



Cette liste n'est bien entendu pas exhaustive. Nous l'avons dit, les initiatives du genre sont nombreuses. On ne compte plus les pages d'échanges de services et de biens sur Facebook, on voit partout fleurir des initiatives d'achats collectifs, bon nombre de bénévoles se démènent pour amener de quoi survivre à des gens à la rue ou dans nos gares.

On ne peut que se réjouir de cet effet de la crise. Et espérer qu'au-delà de la survie économique, ces actions apporteront à de plus en plus de gens de quoi se nourrir l'esprit et nouer des liens. Ceux qui y prennent part sont en tout cas unanimes : ces initiatives sont nourissantes à tous points de vue. Elles permettent l'échange à tous ceux qui ont quelque chose à échanger, à savoir... tout le monde !

Thierry Clara et Anne Löwenthal

* Paul H. Ray & Sherry Ruth Anderson, *L'émergence des Créatifs culturels*. Enquête sur les acteurs d'un changement de société, éd. Yves Michel, 2001

Echappée à la mer

A l'initiative de Vanessa, la responsable de DoucheFLUX On Air qui voulait remercier les membres de l'équipe radio de l'asbl et officialiser son retrait heureusement partiel de l'aventure après 22 émissions à son actif, une joyeuse bande s'est éclatée une journée durant, le 14 août pour être précis, sur la plage d'Ostende gâtée par un soleil beaucoup plus généreux qu'au départ le matin de Bruxelles, qui en train, qui en camionnette.

Ont répondu à l'invitation Didier, Jérôme, Maurice, Pierre et Thierry, ainsi que, en sa « qualité de président » (sic), Laurent. De l'avis général, cette échappée fut un succès,



comme quoi, rien de tel, pour une asbl bruxelloise qui se targue de « sortir le social du social », que de commencer par sortir de Bruxelles.

Laurent d'Ursel



Appel à volontaires

DoucheFLUX asbl propose des activités valorisantes destinées à renforcer les plus démunis dans leur position d'acteurs de la société, à leur redonner estime de soi et confiance en soi.

Elle recherche des volontaires pour renforcer son action. Plusieurs offres de volontariat sont disponibles sur notre site :

www.doucheflux.be.

Le descriptif précis des tâches est disponible sur simple demande. Faites-nous parvenir votre candidature en mentionnant :

1. Quelques lignes sur vos motivations à travailler avec un public précaire
2. Votre motivation à travailler bénévolement avec DoucheFLUX asbl
3. Un descriptif de vos compétences et qualités qui seront utiles pour la fonction que vous voulez assumer

Contact : doucheflux.coordination@gmail.com

COLOPHON

Éditeur responsable : Laurent d'Ursel, 44 rue Coenraets, 1060 Bruxelles • Ont collaboré à ce numéro : Elena Pricopluca, Hélène Taquet, Laurent d'Ursel, Pierre de Ruelle, Laure d'Altilia, Pascale Standaert, Didier Lecroart, Anne Löwenthal, Thierry Clara • Graphisme : Pierre Bergen • Illustration : Elena Pricopluca • Photos de l'échappée à la mer : Vanessa Crasset et Laurent d'Ursel • Rédaction en chef f.f. : Anne Löwenthal. Merci à tous les précaires qui, de près ou de loin, nous ont convaincus de ne pas baisser les bras.

www.doucheflux.be - contact@doucheflux.be